

Québec français



Crimes et châtements

Séraphin. Un homme et son péché

Chantale Gingras et Georges Desmeules

Numéro 129, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. & Desmeules, G. (2003). Compte rendu de [Crimes et châtements : *Séraphin. Un homme et son péché*]. *Québec français*, (129), 98–100.

j'ai vu le ciel tourner au violet^o et les filles se faire aimer^o la mort dans l'âme^o c'est la chaleur humaine^{oo} désormais je me dore^o à tes rires^o je me dore à tes nerfs^o à la tyrannie du jour. La tyrannie du jour ? On retrouvera plus tard Bashung « noir de monde », hanté par des « tueurs de mémoire à la conscience obèse », puis il ira courtiser les « gouffres avides » en rêvant de monter vers la madone, de toucher « l'irréel ». « Le dimanche à Tchernobyl » où l'on danse la « java javel », « Dans la foulée », hommage teinté de révolte à feu Marie-Jo Pérec, « Faisons envie » ou l'amour fou qui se tient sur ses gardes, « Mes bras » et les délices qu'on ampute^o pour l'amour d'une connasse, « Jamais d'autre que toi » de Desnos qui devient un précis de passion-névrose, l'angoisse à l'ombre des varans et sauriens d'« Est-ce aimer », l'homme de « La ficelle » qui par la meurtrière^o guette l'hérésie : le verbe heurte, intrigue, sème le doute, ne laisse surtout pas indifférent.

Nous pourrions saluer l'apport du co-parolier Jean Fauque, de Jean Lamoot qui assume avec Bashung la réalisation, le travail de Mobile in Motion, Ludovic Bource et Arnaud Devos aux arrangements et programmations, les guitares de Marc Ribot et d'Arto Lindsay, et nous en oublions faute d'espace. Tous ces invités font corps avec l'univers Bashung et en prolongent les fragilités, en accentuent les nuances. Nous pourrions aussi évoquer une voix posée qui pèse les mots avec gravité, les éprouve, mais non sans un soupçon de désinvolture. Ce recul nous rappelle que ces chansons ne sont pas que petites fins du monde, ou que si oui il faut encore savoir se tenir à l'écart. Parler intensément, mais se tenir quand même à l'écart : projet d'envergure. Maturité d'Alain Bashung qui, entre *Novice* et *Fantaisie militaire* mais déjà loin ailleurs, ne s'est pas encore résolu à dormir sur ses lauriers. Loin du réconfort, *L'imprudence* est un ravissement exigeant.



Crimes et châtiments

PAR CHANTALE GINGRAS ET GEORGES DESMEULES

Séraphin. Un homme et son péché

Après avoir donné naissance à un radiroman (1939), à une première adaptation au cinéma par Paul Gury (1949) et au célèbre téléroman *Les belles histoires des pays d'en haut* (1956), voilà que le roman de Claude-Henri Grignon, publié en 1933, trouve un nouveau souffle dans le dernier drame réalisé par Charles Binamé. Un souffle qui ne manquait certes pas d'inspiration... L'adaptation cinématographique est somme toute assez peu fidèle, mais ô combien intéressante...

À preuve, le film de Binamé est à ce jour celui qui a remporté le plus grand succès au box-office de toute l'histoire du cinéma québécois. Au cours du mois de décembre 2002, *Séraphin, un homme et son péché* a été présenté sur plus de 122 écrans au Québec, attirant même les jeunes cinéphiles qui ont été touchés par ce drame sentimental ; certaines fins de semaine, Séraphin a même récolté plus d'entrées que James Bond et Harry Potter ! Pas étonnant donc que le film de Binamé ait remporté sept trophées au gala des Jutra.

L'histoire se déroule à Sainte-Adèle, dans les Laurentides, en 1890. Séraphin Poudrier (incarné de façon magistrale par Pierre Lebeau), qui est à la fois le maire et le croque-mort du village, règne en seigneur et maître. Il est impliqué dans toutes sortes de magouilles, allant du trafic de bagosse (un alcool frelaté) à la spéculation foncière : il achète à bas prix les terres des villageois en sachant que le gouvernement a décidé d'y faire construire un chemin de

fer et qu'il versera d'importantes indemnités aux propriétaires. Séraphin s'impose évidemment comme un être sans scrupules, assoiffé de pouvoir et d'argent, ce dernier élément constituant la seule vraie passion ressentie par cet homme au cœur de pierre. Dans le village, deux jeunes cœurs s'unissent sans savoir que leur bonheur sera bientôt troublé par l'avare. Le fougueux Alexis Labranche (incarné par le charismatique Roy Dupuis) et la belle Donaldal Lalogue (incarnée par l'excellente Karine Vanasse) vivent une histoire d'amour pleine de promesses. Quand Alexis part dans les chantiers du Nord à la fin de l'automne, il ne se doute pas que leurs projets sont sur le point de s'effondrer. Le père de Donaldal (joué par Rémy Girard) est acculé à la faillite à cause de sa générosité envers ses clients auxquels il fait crédit, certes, mais aussi à cause de son fils Bidou (Robert Brouillette) qui pige allègrement dans la petite caisse pour satisfaire son amour du jeu. Séraphin Poudrier, flairant une affaire en or, proposera alors au père Lalogue un marché cruel : il épongera ses dettes si celui-ci lui donne sa fille en mariage. Sur le coup, Donaldal se refuse à ce marché et avoue à son père son amour pour Alexis. Celui-ci se laisse attendrir par sa fille et renonce à son projet. Cependant, le père Lalogue ne peut supporter la honte de sa déchéance et bientôt Donaldal viendra, le cœur déchiré et l'âme troublée par le désespoir de son père, se proposer en sacrifice. Quand Alexis revient avec le printemps, le cœur tout plein de cet

amour qui a mûri en lui, il découvre, à la fois incrédule et furieux, toute l'ampleur de ce sacrifice dans lequel il est impliqué bien malgré lui.

La presse a abondamment parlé du défi dans lequel se lançait Binamé – faire revivre une histoire qui a déjà ému près de deux générations – et celui qui attendait Pierre Lebeau qui devait incarner un Séraphin convaincant et fort, sans pour autant caricaturer Jean-Pierre Masson qui avait su donner au personnage toute son épaisseur dans *Les belles histoires des pays d'en haut*. Dans les deux cas, on peut affirmer que la mission a été accomplie. Pierre Lebeau est tout simplement magistral et la nouvelle mouture de Séraphin donne lieu à un conte romantique qui allie des thèmes étonnamment forts et intemporels, l'amour, la liberté et le devoir, et des thèmes très actuels tels que l'individualisme et le pouvoir de l'argent. On a plaisir à se laisser raconter cette histoire et à voir défiler à l'écran les splendides paysages québécois (plusieurs scènes extérieures ont d'ailleurs été tournées avec un filtre couleur rougeoyant, ce qui ajoute une note surannée, romantique à l'image). Les personnages s'expriment aussi dans une langue naturelle et vraie, ce qui augmente notre plaisir et qui, il va sans dire, aurait plu à l'auteur Claude-Henri Grignon qui a toute sa vie défendu la beauté du parler de nos ancêtres et qui y voyait une véritable richesse à exploiter.

Une histoire romantique

L'histoire rendue par Binamé a des accents nettement romantiques, qui ne transparaissent pas à l'origine dans le roman, et qui se dévoilent surtout à travers le personnage de Donaldda qui est pur, excessif, passionné jusqu'au sacrifice total de soi. Comme tous les personnages romantiques, Donaldda tente de taire sa souffrance en se réfugiant dans la nostalgie ou l'imaginaire, en pensant à Alexis. Elle a aussi soif de liberté, non pas tant pour elle qui est toute faite de renonciation, mais pour le bel Alexis afin qu'il puisse refaire sa vie et l'oublier. On devine assez rapidement que Donaldda a un sens du devoir trop aigu, une abnégation trop grande pour ne pas connaître une issue fatale.

Le thème de la mort plane d'ailleurs sur tout le film. D'abord, on l'a dit, Séraphin n'est pas seulement le maire du village,

mais il fait également office de croque-mort en construisant des cercueils qu'il vend à prix fort aux familles éplorées. Son atelier est également rempli d'animaux morts car il a comme passe-temps enrichissant le commerce des fourrures. Il écorche ainsi les animaux, comme il écorche ¹ les villageois et les force à lui sacrifier leur dernier avoir. Tout au long de l'histoire, il construit plusieurs cercueils de bois, entre autres pour Simone, la pauvre orpheline, et pour un jeune garçon atteint de tuberculose. La mort frappe aussi sa progéniture qui ne vient pas à terme, comme si Séraphin était incapable de donner quoi que ce soit, même la vie ; d'ailleurs, l'idée d'avoir une descendance lui répugne au plus haut point. Il tremble à la simple pensée de voir de jeunes bouches manger tout son bien, ce qui suffit à réfréner un peu ses ardeurs envers Donaldda.

Au plan symbolique, on peut voir que la mort est également liée à l'hiver dans le film de Binamé. En effet, le début de l'hiver marque le départ d'Alexis pour les chantiers mais aussi la fin de l'insouciance pour le couple qui verra ses projets anéantis. On ne s'étonne pas non plus de voir Donaldda être libérée de ses souffrances alors qu'une tempête de neige fait rage dehors. Les deux tourmentes se rencontrent ainsi une dernière fois avant de faire place au silence.

Fais ce que dois

Le thème du devoir marque aussi *Séraphin*. *Un homme et son péché*. Celui, bien sûr, d'une fille envers son père : Donaldda s'acquitte avec résignation et détermination du devoir qu'elle a envers sa famille. Ce faisant, elle répond également aux devoirs et obligations que lui a enseignés la religion : elle doit respect, dévouement et autorité à son père et ne peut donc tolérer que celui-ci se laisse submerger par la honte. À contrecœur, elle se soumet également à son devoir conjugal et subit les assauts de Séraphin avec une résignation qui rend ces scènes à peine supportables pour le spectateur. Elle demeure de plus entièrement fidèle à Séraphin, non tant parce qu'elle a peur de lui que parce qu'elle se souvient lui avoir juré fidélité devant Dieu.

Le personnage de Donaldda respecte aveuglément les autorités : elle réfrène ses désirs de liberté et ses passions pour rem-

plir les devoirs qui lui incombent face à sa famille et face à la religion. En ce sens, on peut la percevoir comme un symbole de la société québécoise du début du XX^e siècle, encore toute soumise aux autorités en place et n'osant pas remettre en question les principes que celles-ci avaient établis. Dès le roman de Grignon, on lisait une nette critique de l'autorité (les gens de Sainte-Adèle avaient d'ailleurs reproché à Grignon d'avoir fait paraître le village et ses autorités sous un mauvais jour à la parution du roman en 1933). Charles Binamé reprend habilement cet aspect critique en l'amenant un peu plus loin. Ainsi l'autorité paternelle est critiquée à travers le personnage du père



Lalogue, qui apparaît comme un homme mou et égoïste, prêt à sacrifier sa fille pour sauver son orgueil ; le curé Labelle commande à Donaldda d'écouter sa conscience, alors qu'il étouffe la sienne devant les écarts qu'il commet avec l'institutrice, autre figure d'autorité ; le notaire Potiron trafique les documents légaux et cautionne des activités illicites ; finalement Séraphin, élu maire par les villageois, n'a d'autre intérêt en tête que le sien. Toute cette société est désavouée dans le film de Binamé. À des degrés divers, ces gens sont tous tenus coupables du sort de la jeune Donaldda. C'est aussi ce que laisse entendre Olympe Potiron, la femme du notaire, lorsque, suivant le cercueil de Donaldda, elle affirme que c'est leur silence qui a tué la jeune femme.

Une bouffée d'air frais venue de la Côte Est

Outre Alexis, un seul personnage semble plus lucide que les autres et c'est la sœur de Séraphin, Délima Greenwood. Elle a quitté l'univers clos de Sainte-

Adèle des années auparavant pour s'établir aux États-Unis. Elle revient au village après que le médecin l'ait informée du détournement d'héritage que Séraphin avait effectué à son détriment. Elle menace de saisir les terres de Séraphin si celui-ci ne lui rend pas son argent dans les vingt-quatre heures. Au contraire des villageois, elle ne se laisse pas abuser par Séraphin quand celui-ci affirme ne pas être en mesure de lui remettre cette somme. Elle lui tient tête et, en cela, elle ouvre une brèche dans l'univers petit et clos de Sainte-Adèle, une brèche qui fera s'ébranler tout l'édifice. Séraphin, la mort dans l'âme, finit par remettre son héritage à Délima. Dès lors, Donalda sait que Séraphin est riche comme Crésus et qu'il se refuse égoïstement à toute charité chrétienne. À partir de ce moment, elle n'éprouve plus aucune pitié pour lui et s'en détache tout à fait pour s'abandonner fiévreusement au souvenir d'Alexis.

Des vertus de l'infidélité

On le constate, *Un homme et son péché* fonctionne en tant qu'œuvre autonome où sont habilement utilisés les ressorts du cinéma populaire. Binamé s'adresse également aux spectateurs à un autre niveau, plus littéraire. En effet, si la « lecture » du film en regard du roman de Grignon permet de constater le déplacement de l'intrigue de Séraphin vers Donalda, dans sa relation triangulaire entre son mari et son amoureux, une attention à quelques séquences singulières (des plans isolés du film) suggère également que le réalisateur manifeste une volonté d'inscrire son film dans la grande tradition des classiques québécois, voire universels.

On retrouve ainsi la présence du rapport entre Maria Chapdelaine et le séduisant François Paradis, du roman de Louis Hémon, dans la promesse faite par Alexis (promesse absente du roman de Grignon, où Alexis, marié et père de huit enfants, joue un rôle somme toute modeste) de revenir après un hiver passé dans les chantiers. Le bel Alexis, poète fervent à ses heures, est également ramené au village par les Ave Maria multipliés par la belle-sœur de Donalda, alors que celle-ci agonise.

Le même Alexis, par ailleurs un peu Survenant sur les bords, évoque un autre protagoniste du même nom, Alexis Tremblay, dit Le Lucon, fils spirituel de Menaud, dans *Menaud, maître-draveur*, de Félix-Antoine Savard. La référence devient claire au moment où Alexis et Séraphin s'affrontent dans un combat débridé sur la terre que le premier s'efforce de défricher, combat renvoyant à la lutte entre Le Lucon et Le Délié, personnage vendu aux Anglais dans le roman de Savard. Des images rappelant le célèbre *Kamouraska* de Claude Jutra apparaissent de plus au début du film, alors qu'un cheval noir tirant un traîneau sur la neige évoque les images de désirs latents présents tant chez Hébert que chez Grignon.

Enfin, soulignons une dernière référence, plus hardie, à un des films les plus célèbres de l'histoire du cinéma, référence conférant à Séraphin ses lettres de noblesse, en un sens, en tant que magnat financier typiquement américain. Tel le Charles Foster Kane du magistral *Citizen Kane* d'Orson Welles, Séraphin semble avoir entrepris sa grande quête financière à partir d'un traumatisme infantin. C'est peut-être en effet le sens à attribuer à l'étonnant premier passage du film, où l'on découvre un tout jeune Séraphin témoin des rapports illicites entre sa mère et un villageois qui, après avoir obtenu ses faveurs, lui jette négligemment une pièce de monnaie sous les yeux médusés de l'enfant. Cette scène rappelle en un sens la jeunesse de Kane, alors qu'il est littéralement utilisé par ses parents pour assurer un héritage. Si Kane se rabat alors sur l'argent à défaut de pouvoir se confier à de véritables amis, réservant ses rêves à un objet mythique, son fameux Rosebud, Séraphin fait de même. En effet, comment expliquer autrement la séquence finale où l'avare meurt et laisse tomber un canif de sa main, objet infantin gravé à son nom, à l'instar de l'ultime geste de son homologue américain ?

Bref, il faut voir *Séraphin. Un homme et son péché*, à la fois pour la lecture nouvelle et riche que Binamé nous offre du roman de Grignon et pour la généreuse prestation de Pierre Lebeau qui incarne un Séraphin aussi mesquin que prenant. Nul doute que ce film occupera une place de choix dans le cinéma québécois... Allez, cinéphiles, il vaut bien que vous lui sacrifiez quelques piastres chèrement gagnées !

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Note

- 1 D'ailleurs, le verbe écorcher a déjà signifié autrefois « faire payer trop cher (à un client) », mais cet emploi n'est plus usité de nos jours.

